

L'ASSOCIATION

JOURNAL D'ECONOMIE SOCIALE

ORGANE OFFICIEL DE LA "CATHOLIC MUTUAL BENEFIT ASSOCIATION."

 L'ASSOCIATION ne paraîtra pas la semaine prochaine ; c'est pourquoi, nous donnons aujourd'hui un numéro DOUBLE.

Encore une année envolée, une nouvelle qui commence ! Suivant l'antique et solennelle tradition, nous présentons à nos abonnés l'expression de nos ardens souhaits pour leur bonheur en ce monde et en l'autre. Aux malades, la santé ; aux malheureux, la consolation ; aux uns, l'aisance qu'ils désirent ; aux autres, une prospérité toujours grandissante ; à tous, le courage dans l'épreuve, la réalisation de leurs espérances, la paix de l'âme !

CONGRES DE MENTON

Le CREDIT POPULAIRE est
une nécessité

Conférence par le R.-P. Ludovic, capucin.

(suite)

Chose étrange ! certaines gens portent envie à leurs voisins et craignent de les voir devenir riches. Quelle aberration d'esprit !... Loin de redouter la richesse de nos voisins, nous devons la désirer vivement et contribuer à la produire, puisque nous en profiterons. On ne s'enrichit qu'avec les riches. Que peut espérer un pauvre, s'il n'est entouré que de gens plus pauvres que lui ? Placez-le au contraire au milieu de gens riches, il trouvera toujours ou du travail ou des secours en raison de ses besoins.

Eh bien ! les Banques populaires ont

duire à notre service. L'esprit imagine donc des instruments de travail, des outils ou des machines, et plus l'instrument est perfectionné, plus le rendement du travail devient considérable.

Mais les outils perfectionnés coûtent cher, surtout lorsqu'on veut faire de grandes entreprises, et c'est là qu'allait aboutir l'application de la science à l'industrie. Après l'invention de la machine à vapeur, on devait arriver fatalement à transformer la navigation, à construire des chemins de fer et à substituer aux petits métiers la fabrication en grand, à l'aide de puissantes machines. Ainsi a grandi le rôle du capital et le crédit a dû promptement venir à son secours.

En effet, essayez d'imaginer la quantité de capitaux que nécessitent ces immenses entreprises. Un vaste réseau de chemins de fer n'exige-t-il pas des sommes fabuleuses ? Que d'argent ne faut-il pas pour acheter les terrains, pour préparer la voie et poser les rails, pour creuser des tunnels et construire des viaducs, pour bâtir des gares, pour fabriquer le matériel roulant, et pour rémunérer d'innombrables employés ? Considérez que le monde se couvre partout de chemins de fer, et dites-moi si un homme, quelque riche que vous le supposiez, peut avoir les capitaux nécessaires pour construire toutes les voies ferrées de l'univers ?

Que sera-ce, si vous ajoutez aux chemins de fer, les grandes compagnies de navigation, les canaux maritimes, enfin les innombrables établissements de mines, de métallurgie et autres industries où la vapeur est venue établir son empire ?

Non, aucuns fortune privée n'aurait suffi pour créer des instruments de travail d'une pareille puissance. Force était de recourir aux capitaux de tout le monde, de les grouper, de les consacrer à ces entreprises.

Eh bien ! voilà ce qui a rendu les banques nécessaires. Je parle des grandes banques. On peut les comparer à des réseaux d'aqueducs. Ils vont chercher l'eau des sources au milieu des montagnes et l'amè-

inventions de la science n'a pas économisé assez d'argent pour se charger tout seul d'une amélioration agricole. Pendant ce temps, à côté de lui, se trouvent beaucoup de braves gens qui ont fait des économies et sont incapables de les faire fructifier.

Eh bien ! n'est-il pas souverainement sage de faire passer l'épargne, sur place, des mains qui n'en font rien aux mains de ceux qui la rendront productive ? Est-ce que cet échange ne peut pas se faire avec une extrême prudence dès qu'il a lieu entre voisins par les soins d'une banque populaire ? Le Conseil de la banque est à même d'agir en pleine connaissance de cause. Il peut, du reste, prendre des garanties et donner ainsi pleine sécurité à ceux qui lui confient leur argent. Et alors, quel moyen excellent de resserrer les liens de la fraternité entre les meilleurs citoyens d'un pays ! Qu'il est beau d'unir ainsi par la communauté d'intérêts ceux qui épargnent et ceux qui savent produire les richesses par un travail habile et persévérant !

N'est-ce pas, au contraire, une folie criminelle que de retirer à ces travailleurs l'épargne du pays, et de l'envoyer au loin soutenir des entreprises étrangères ? Que gagnerez-vous, par exemple, à placer vos fonds en valeur de la République argentine, si vos voisins, privés de capitaux, ne réussissent à rien et tombent dans la misère !... Avant d'enrichir les pays étrangers, ne devez-vous pas enrichir d'abord le pays que vous habitez ? On se plaint partout, hélas ! du dépeuplement des campagnes, et on ne prend pas garde que, par une aberration d'esprit incompréhensible, les gens de la campagne qui avaient de l'argent ont commencé par le faire émigrer. La misère est alors survenue, et l'émigration des hommes n'a pas tardé à suivre l'émigration des capitaux.

Cette plaie devient générale en France. L'épargne populaire est enlevée à l'industrie et au commerce par deux immenses pompes aspirantes qui font le vide partout. L'une et l'autre enlèvent les capitaux aux pays qui les forment, et elles les jettent au loin dans des gouffres qu'il est impossible de combler.

d'argent ou de quelque autre métal précieux. Vite on forme une société par actions, pour réunir les sommes nécessaires à l'exploitation de cette mine. Quel sera le capital de la nouvelle société ? Il pourrait n'être que de 40 millions. On le mettra de 50. Dix millions de plus, qu'est-ce que cela fait à ceux qui lancent l'affaire ? On n'y regarde pas de si près. Au contraire, plus on aura d'actions à placer, plus le bénéfice augmentera.

L'essentiel est de persuader au public que l'affaire est excellente, exceptionnelle ; que les souscripteurs de la première heure vont réaliser une fortune, et qu'il faut se presser d'apporter de l'argent. Les réclames qu'on lance à cet effet sont quelque chose d'immaginable.

L'espérance d'une fortune facile exerce un attrait irrésistible sur beaucoup de pauvres gens qui ont eu mille peines à faire quelques économies. Ils accourent et donnent leur argent. Hélas ! c'est de l'argent perdu ; car l'affaire est mauvaise et ne produira jamais rien. Elle n'a été bonne que pour les auteurs de l'émission et pour les intermédiaires qui ont placé les titres.

Que de fois les banquiers de second ordre deviennent complices de ce genre d'iniquité ! Ils se rassurent en disant qu'ils n'ont pas fait l'émission. Oui, mais ils l'ont favorisée sans en contrôler la valeur, et, si le public qui a confiance en eux perd son argent, ils n'en sont pas moins la cause de sa ruine.

Ce n'est pas le seul désordre dans lequel tombent les banques particulières.

Il arrive trop souvent qu'elles se prêtent à des jeux de bourse. Elles achètent à terme, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs clients, des quantités énormes de titres qu'elles veulent revendre avec bénéfice, mais qu'elles sont obligées de céder avec perte. Ces spéculations ressemblent beaucoup au jeu de la roulette qui se pratique dans votre voisinage et elles ne valent guère mieux.

Enfin, il arrive aussi que les banquiers se prêtent à faire des commandites déguisées sous le nom de comptes-débiteurs, et cela, dans des proportions anormales, et avec des